

Quelques personnages des légendes Bretonnes

L'Ankou :

Les anciens Celtes ne craignent pas la mort puisque, pour eux, elle représente le commencement d'une vie meilleure. Les Bretons christianisés conçoivent la mort de la même façon, comme une chose simple, naturelle. Mais de l'Ankou, ils ont peur...

Maître de l'au delà, l'Ankou est omnipotent. Il est représenté par un squelette, parfois drapé d'un linceul, tenant une faux emmanchée à l'envers. Des représentations plus anciennes le montrent armé d'une flèche et d'une lance.

L'Ankou circule la nuit, debout dans un chariot dont les roues grincent et entendre ce grincement est synonyme de la mort d'un proche. Il est accompagné de deux compagnons qui cheminent à pied, l'un conduisant le cheval par la bride et l'autre étant chargé d'ouvrir les barrières des champs ou des cours et d'ouvrir les portes des maisons. Il doit aussi remplir la charrette avec les corps des morts que l'Ankou a fauché



Les Anaons :

Le peuple des âmes resté sur terre en pénitence s'appelle l'Anaon. Quand il fait jour, la terre est aux vivants. Quand vient le soir, la terre appartient aux âmes défuntes. Il ne faut jamais rester dehors, la nuit, sans nécessité et si tel est votre cas, gardez vous bien de siffler sous peine d'attirer sur vous le courroux de l'Anaon.

Si vous avez à franchir un talus planté d'ajonc, faites du bruit afin de prévenir l'Anaon de votre passage et de ne pas déranger les âmes en peine.

Les âmes ont toujours froid. Aussi est-il bon de laisser couvrir dans le feu quelques cendres pour que l'Anaon puisse y venir se réchauffer.

Par temps de pluie, lorsque sur une route vous voyez une partie sèche, vous pouvez être sûr que l'Anaon est présent.

Quand vous parlez d'un mort en le nommant, n'oubliez jamais de dire Doué d'he bardono (Dieu lui pardonne) sous peine de vous attirer son courroux.

Si vous entendez une âme prononcer les mots suivants : Sed libera nos a malo ! ,

répondez lui Amen, cette âme sera libérée.

La cité d'ys :

Cette cité engloutie est située en plusieurs endroits de Bretagne, la baie des trépassés à côté de Douarnenez ou encore à saint michel en grèves mais connu sous le nom de Lexobie. Quelque soit le lieu où se situe cette ville la trame de la légende et les acteurs sont toujours les mêmes.

Aux temps reculés du royaume de Cornouaille, le roi Gradlon le Grand fit bâtir pour sa fille Dahut, une merveilleuse cité répondant au doux nom d'Ys. Edifiée plus bas que le niveau de la mer, la ville d'une somptueuse beauté selon la tradition orale, le roi décidait à sa guise de son ouverture ou sa fermeture permettant ainsi le passage des bateaux de pêche. La jeune et libertine princesse Dahut vouant un culte profond aux rites celtiques n'était guère appréciée par Corentin Evêque de Quimper, qu'elle rendait responsable de la tristesse et l'ennui d' Ys. Afin d'obtenir richesse, liberté et joie de vivre la princesse Dahut fit un pacte avec un dragon qui désormais s'empara de tous les navires marchands croisant au large, faisant de la cité d'Ys la plus riche et la plus puissante de toutes les cités de Bretagne. Dahut qui régnait en maîtresse absolue sur la ville put dès lors laisser libre cours à sa nature première faite de perversité et de stupre.

Chaque soir un nouvel amant venait combler les ardeurs de la belle, la suzeraine exigeait que chaque amoureux porte un masque de soie, qui par un enchantement maléfique se transformait au petit matin en griffes de

métal, tuant ainsi le malheureux dont le corps était jeté du haut d'une falaise dans l'océan....

Un beau jour un séduisant prince magnifiquement vêtu de rouge écarlate, débarqua dans la cité. Dahut devant tant de beauté tomba follement amoureuse du bel étranger. Elle lui remit même à sa demande les clés de l'écluse subtilisées au roi pendant son sommeil. Alors le Diable, car c'était bien lui que Dieu envoyait pour punir la ville et sa princesse, ouvrit l'écluse et l'océan rugissant envahit la ville noyant tout et tout le monde sur son passage.

On raconte que Saint-Guérolé (ou Gwenole´) eut pitié du Roi Gradlon, qu'il emporta sur les vagues à l'aide d'un cheval marin. Alourdi par un poids qui n'était autre que Dahut, Gradlon obéissant à la sommation du saint abandonna sa fille la laissant se noyer avant de regagner le rivage....Le cheval du roi bondit sur la plage, puis à travers les prés et les collines. Gradlon arriva enfin dans la ville où deux rivières se rejoignent, il en fit sa capital pour le restant de ses jours, c'était Quimper. La statue équestre du roi Gradlon existe toujours entre les deux tours de la cathédrale Saint- Corentin.

Quant à Dahut, certains racontent qu'elle est devenue sirène et apparaît les soirs où la lune est dans l'eau, brossant ses longs cheveux dorés. Par temps calme, les pêcheurs de Douarnenez entendent les cloches de la ville engloutie qui, telle l'Atlantide disent-ils, renaîtra un jour revêtue de sa splendeur passée....En attendant ce jour, une chanson flotte sur leur lèvres:

As-tu vu, pêcheur, la fille de la mer
peignant ses cheveux blonds dorés
/ au grand soleil sur le bord de l'eau ?
ai vu la blanche fille de la mer,
je l'ai même entendu chanter,
plaintifs étaient l'air et la chanson.

Les lavandières de la nuit :

Les Kannerezed noz, les "lavandières de la nuit".

Entre le coucher et le lever du soleil, ces femmes, grandes et maigres, viennent dans les lavoirs de ce monde faire les lessives des suaires. Ce sont les "anaon", des âmes qui, dans l'au-delà, attendent leur délivrance et doivent travailler, en rémission de leurs péchés. Gare aux malheureux qui les rencontrent, il leur est réservé un sort

S'il vous prend l'envie de vous promener la nuit près d'un point d'eau, évitez de répondre aux femmes qui y lavent leur linge. Ce sont les lavandières de la nuit. Elles sont grandes, sèches, musclées et ont le teint blafard. Leurs cheveux sont si longs qu'elles s'en servent pour tisser les draps qu'elles lessivent. Elles tentent de nettoyer un linge taché du sang des personnes qu'elles tuent. Si vous répondez leurs demandes d'aide voilà ce qui va vous arriver : Elle vous tendra un linge si glacé et humide qu'il va rendre vos bras insensibles. Elle va alors tourner son linge dans un sens puis dans l'autre pour l'essorer. Ne regarder pas ses yeux ni le mouvement de ses bras et si vous voulez rester en vie faites en sorte que le linge ne soit jamais tordue, donc tournez le dans le même sens qu'elle et ceci jusqu'au lever du soleil.

Les dames blanches :

Cette légende n'est pas typique de la Bretagne mais apparaît dans toute l'Europe et même au Canada.

Les dames blanches, ou grises se matérialisent toujours au même endroit. Elles tirent leur nom de leur vêtement ou de la lumière qui émane d'elles. Leur identité et la raison pour laquelle elles se montrent sont souvent connues des personnes qui les voient fréquemment. Les traits légendaires ou susceptibles d'être "tirés" vers le légendaire se perçoivent clairement. L'apparition se manifeste vers minuit, heure propice aux fantômes. Les lieux d'apparition sont situés près de croisements de routes et de ponts, endroits traditionnellement choisis par les créatures surnaturelles pour se manifester (ces lieux symbolisent un "passage" entre l'ici-bas et l'au-delà); enfin, la "femme en blanc" correspond à une figure classique d'être fantastique du folklore européen.

Reconnaître une dame blanche est impossible. La fée et la revenante, donc la dame blanche, sont toutes deux de magnifiques jeunes femmes vêtues de blanc, brunes ou blondes. Surtout notez bien qu'une

éblouissante lumière blanche se dégage de leur corps.

Si jamais vous croisez un soir le chemin d'une dame blanche, n'attendez pas de savoir s'il s'agit d'une fée ou d'une revenante ! Inutile de faire demi-tour à toute

vitesse. Il faut lui tenir tête en répétant cette incantation jusqu'à ce qu'elle disparaisse : « Que le soleil te chasse de mon chemin ! Si fantôme tu es, retourne d'où tu viens, je te l'ordonne ! ». Si la dame blanche s'éloigne en pleurant, il s'agit d'une fée venue vous prévenir d'un danger.

Les Korrigans :

Les lutins et les gnomes qui abondent en Bretagne se nomment ici korrigans, farfadets, korrils ou poulpiquets. Toujours d'allure humaine et de toute petite taille, ces créatures se révèlent parfois capricieuses et facétieuses. Ils sont toujours prêts à vous entraîner dans leur sarabande et sont partout. Peu actifs en hiver, ils se calfeutrent sous terre ou au creux des arbres ; aux beaux jours, ils deviennent familiers et farceurs, menant parfois grand bruit, la nuit, pour effrayer l'habitant. Les korrigans, "danseurs de nuit" de l'île d'Ouessant invitent les passants à se joindre à leur ronde sur les falaises en leur promettant des trésors. Celui qui accepte doit planter son couteau en terre ; puis, il faut qu'en suivant la danse, il rase le couteau à chaque tour sans le dépasser. S'il réussit, les lutins lui accordent sa demande.

On nous imagine tantôt avec de grandes oreilles, avec un gros nez, avec ou sans ailes, chauves, très poilus,... Ah les descriptions ne manquent pas ! Et je vous dirais que vous avez tous raisons, il existe tant de différences entre nous ! Mais une chose est fautive, nous n'avons pas d'ailes!!! Nous sommes des êtres de la Terre.

Ah oui, pour ceux qui ne savent pas, "Korrigan", c'est le mot qu'on utilise en breton pour dire "lutin".

Nous faisons parti de la Grande Communauté de ce que l'on nomme : "Le petit Peuple de Féerie". On nous appelle aussi les "bugale an noz" (les enfants de la nuit).

Il fut un temps où nous vivions en harmonie avec les hommes. Mais l'arrivée de la nouvelle religion nous a obligé à nous cacher. Nous qui vivions sur terre sommes

partis vivre sous terre. Les hommes nous comparaient à des démons alors que nous leur rendions service jusque là. Desormais, il est vrai que notre attitude a changé!

Mais que voulez-vous? A force d'être rejeté, nous vous le faisons payer. Bon rien de grave mais quelques farces par-ci par-là, ça nous change les idées!!!

Nous vivons dans de grandes cités sous-terraines dont la capital se situe à Carnac.

Les Menhirs que vous pouvez croisez sont pour la plupart les toits de nos plus hautes maisons.

Nous sommes comme les êtres humains, tantôt sympathique, tantôt diabolique. Ce qui est sûr, c'est que l'on a un caractère bien trempé!

Ils existent quatre principales peuplades de korrigans:

Les Kornikaned qui habitent les bois

les Korrils qui habitent les landes (leur nom vient du fait qu'ils dansent toutes

les nuits au clair de lune)

Les Poulpikans qui vivent près des mares et des marécages

Les Teuz, génies domestiques, qui vivent dans les habitations humaines et ses alentours.

Rares sont les korrigans qui vivent dans le creux des montagnes, domaine réservé aux nains. Ils préfèrent les mines.

Il y a aussi des korrigans qui se sont éloignés des terres et préfèrent la vie sur les rivages. Certains d'entre eux prennent la mer. On les appelle les Korrigans Naufrageurs. Gare aux marins qui les croisent! Et surtout à leur trésor car ces korrigans là sont des voleurs!

Les Morgans :

Un peuple marin hante les profondeurs ouessantines : les Morgans. Ce sont des hommes et des femmes d'une grande beauté. Seule, Mona Kerbili, une jeune Ouessantine qu'on disait belle comme une Morganès, vit leur palais au plus profond de l'océan.

Pourquoi ?

Le roi des Morgans, ébloui par la beauté de Mona Kerbili, saisit l'adolescente et l'emporta au fond de l'eau. Dans le palais, au milieu des richesses abyssales, Mona, resplendissait. Le vieux roi en était fou

amoureux. Son fils aussi... Le vieux Morgan refusa l'alliance des deux jeunes gens. Il força son fils à se marier avec l'enfant unique d'un des grands de sa cour. La noce fut belle : on mangea, on but abondamment. Or, le soir de la fête, le père cruel décida de mettre à mort Mona, la fille de la terre. F-M. Luzel, dans l'un de ses contes, décrit la scène...

"Vers minuit, les nouveaux mariés se retirèrent dans leur chambre nuptiale, magnifiquement ornée, et le vieux Morgan dit à Mona de les y accompagner et d'y rester, tenant à la main un cierge allumé. Quand le cierge serait consumé jusqu'à sa main, elle devait être mise à mort. La pauvre Mona dut obéir. Le vieux Morgantenait dans une chambre contiguë, et, de temps en temps, il demandait :- Le cierge est-il consumé jusqu'à votre main ? - Pas encore répondait Mona. Il répéta la question plusieurs fois. Enfin, lorsque le cierge fut presque entièrement consumé, le nouveau marié dit à sa jeune épouse : - Prenez, pour un moment, le feu.

La jeune Morganès, qui ignorait les intentions de son beau-père, prit le cierge. Le vieux Morgan répéta au même moment sa question : - Le cierge est-il consumé jusqu'à votre main ? - Répondez oui, dit le jeune Morgan. - Oui, dit la Morganès. Et aussitôt le vieux Morgan entra dans la chambre, se jeta sur celle qui tenait le cierge, sans la regarder, et lui abattit la tête, d'un coup de sabre; puis il s'en alla." Le lendemain, lorsqu'il s'aperçut de sa méprise, le roi entra dans une grande colère.

Puis il s'apaisa et donna son consentement au mariage de son fils et de Mona". Mais Mona s'ennuyait de son île bretonne. Elle obtint enfin l'autorisation de retourner dans sa famille. Elle y fit sensation. Puis le vent chassa jusqu'au moindre souvenir de ses aventures sous-marines. Jusqu'au jour où le jeune roi vint la chercher. La jeune fille se jeta dans ses bras... et on ne la vit plus, à jamais..."

Les Fées et les sirènes:

Féminines, belles et légères, innombrables, diverses de forme et de taille, d'attributs et de pouvoirs, on connaît leur baguette magique et leurs anneaux. Elles se montrent, en général, savantes et protectrices, secourables aux hommes et attentives aux enfants ; certes, il en est de maléfiques, proche des sorcières. Maîtresses du destin, elles disposent d'une immense capacité d'illusion, au point que l'on appelle un mirage, fata morgana, la Fée Morgane. Demi-soeur du roi Arthur, élève de Merlin et experte en magie, délaissée

par Lancelot, trahie par le chevalier Guyomard, elle se venge et emprisonne à jamais les amants infidèles dans le Val sans Retour, en forêt de Brocéliande :

Mais un jour, les fées auraient été chassées de Brocéliande pour un motif oublié. Elles pleurèrent tant de larmes que se créa une mer intérieure, le Golfe du Morbihan. Elles y jetèrent leurs couronnes de fleurs qui donnèrent le jour aux 365 îles du golfe.

Trois couronnes s'aventurèrent jusqu'à l'océan pour former Houat, Hoëdic et la plus belle, celle de la reine des fées, Belle-Ile.

Les barges des éleveurs d'huître de l'anse de Paimpol côtoient la fée des houles du bord de mer qui viole les règles de la pudeur pour séduire les hommes



Il est, en Armorique, des nymphes, des ondines auprès de l'eau douce, depuis les sources jusqu'aux étangs, le littoral abonde de sirènes, femmes de grande beauté.

Mi-femme, mi-poisson, allongée, alanguie, la chevelure souvent entremêlée d'algues, la sirène est symbole de séduction. Aussi, par leurs chants mélodieux, elles attirent sans peine les pêcheurs sous la mer, vers leur palais de corail et de diamant où ils se noient.

Vers 1870, aux alentours des Sept-Îles, sur le littoral trégorrois, une famille de sirènes faisait entendre ses chants aux pêcheurs. Cependant quand ceux-ci se transformaient en plaintes, les pêcheurs devaient se hâter de regagner Port Blanc car à peine y étaient-ils arrivés que la tempête se déchaînait.

A la même époque, toujours sur la côte nord, les pêcheurs entendaient leurs chants

et les voyaient jouer sur les flots, laissant sur la mer bleue une trace brillante comme de l'or. S'il leur arrivait d'être surprises pendant leur sommeil, elles récompensaient magnifiquement celui qui les laissait retourner à la mer.

Le mythe d'Arthur

Merlin, conseiller du roi use de sa magie pour que naisse Arthur, futur roi de grande et petite Bretagne. Après avoir extrait l'épée Excalibur de son fourreau de pierre, Arthur fonde la Table Ronde et lance ses chevaliers dans l'aventure du Graal.

Après avoir unifié son royaume, Arthur épouse Guenièvre, fille du roi Léodegan de Carmélide et crée la fraternité de la Table Ronde, autour de laquelle se réunit le meilleur de la chevalerie. Les preux chevaliers partagent leur vie entre la cour d'Arthur et la solitude sur les chemins périlleux de l'aventure. Ils font promesse de ne se dérober à aucun des dangers ou des enchantements qui se présentent à eux.

La plus fascinante de leurs aventures s'ordonne autour de la Quête du Graal, une coupe sacrée et mystérieuse porteuse de tous les bienfaits du monde. De cette coupe, on a souvent prétendu qu'elle avait recueilli le sang du Christ. Mais la civilisation chrétienne, dans son approche ésotérique, ne saurait se prévaloir d'aucune paternité sur un symbolisme que l'on retrouve tant en Occident (sous sa forme celtique) qu'en Orient.

Parmi les chevaliers qui partirent à sa recherche, on trouve Gauvain, Perceval et surtout le Breton continental Lancelot du Lac, ainsi nommé parce qu'il a été élevé par Viviane, fée des eaux et Dame du Lac. La passion de Lancelot, pourtant le meilleur des chevaliers, pour la reine Guenièvre, le rend indigne de trouver le Graal. Perceval, son écuyer, apercevra la lumière du Graal mais ne saura pas poser la question qui aurait permis d'en percer le secret. Galaad, le fils de Lancelot, en aura la révélation, mais il en mourra.

Le lieu de prédilection de la fée Viviane et de l'enchanteur Merliin est évidemment la forêt de Brocéliande mais bien d'autres lieux donnent naissance à des contes comme par exemple es monts d'Arrée :

Faut-il se sentir rassuré lorsque l'on se promène dans les Monts d'Arrée, du côté de Brennilis ? C'est ici que s'étend le "Yeun Ellez", un vaste espace

que la légende bretonne dit constituer les "Portes de l'enfer", l'Ellez ayant la triste réputation d'être la rivière des damnés.

Selon la légende rapportée par Anatole le Braz, c'est ici que l'on venait rejeter en enfer les âmes mauvaises qui hantaient les vivants. On faisait alors venir un prêtre exorciste chez soi pour métamorphoser le revenant en chien noir. On conduisait ensuite l'animal jusque chez le recteur de Commana ou de Brasparts en prenant soin de s'arrêter dans chaque presbytère sur le chemin. Le prêtre se vêtait de son surplis, prenait son étole et accompagnait la personne et le chien au cœur du "Yeun Ellez" à la tombée de la nuit.

Le trajet se faisait dans une ambiance à la fois tendue et solennelle. Son étole autour du cou L'affaire n'était pas une partie de plaisir, le chien ou revenant se débattant à chaque pas de plus belle. Mieux valait de plus regarder où poser ses pieds, chaque fondrière recelant les dangers d'une chute maligne. Le recteur, pour accomplir sa tâche, devait alors passer son étole autour du cou du chien noir et le précipiter dans le marais des Portes de l'Enfer.

C'est seulement à partir de cet instant que la paix revenait.

Légendes liées à l'Ankou

Le char de la mort

(Conté par François Omnès de Bégard, plus connue sous le nom de Fantic Jan ar Gac (Françoise [fille de] Jeanne Le Gac). - Septembre 1890.

C'était un soir, en juin, dans le temps qu'on laisse les chevaux dehors toute la nuit. Un jeune homme de trézélan était allé conduire les siens aux près. Comme il s'en revenait en sifflant, dans la claire nuit, car il y avait grande lune, il entendit venir à l'encontre de lui, par le chemin, une charrette dont l'essieu mal graissé faisait : Wik! wik!

Il ne douta pas que ce ne fût karriguel ann Ankou (la charrette, ou mieux la brouette de la Mort). - A la bonne heure, se dit-il, je vais donc voir enfin de mes propres yeux cette charrette dont on parle tant! Et il escalada le fossé où il se cacha dans une touffe de noisetiers. De là il pouvait voir sans être vu.

La charrette approchait. Elle était traînée par trois chevaux blancs attelés en flèche. Deux hommes l'accompagnaient, tous deux vêtus de noir et coiffés de feutres aux larges bords. L'un d'eux conduisait par la bride le cheval de tête, l'autre se tenait debout à l'avant du char.

Comme le char arrivait en face de la touffe de noisetiers où se dissimulait le jeune homme, l'essieu eut un craquement sec. - Arrête ! dit l'homme de la voiture à celui qui menait les chevaux . Celui-ci cria: Ho! et tout l'équipage fit halte. - La cheville de l'essieu vient de casser, reprit l'Ankou. Va couper de quoi en faire une neuve à la

3

touffe de noisetiers que voici. - Je suis perdu! pensa le jeune homme qui déplorait bien fort en ce moment son indiscrete curiosité.

Il n'en fut cependant pas puni sur-le-champ. Le charretier coupa une branche, la tailla, l'introduisit dans l'essieu, et, cela fait, les chevaux se remirent en marche. Le jeune homme put rentrer chez lui sain et sauf, mais, vers le matin, une fièvre inconnue le prit, et le jour suivant, on l'enterrait.

L'histoire du forgeron

Conté par Marie-Louise Daniel. - Ploumilliau.)

Fanch ar Floc'h était forgeron à Ploumilliau. Comme c'était un artisan modèle, il avait toujours plus de travail qu'il n'en pouvait exécuter. C'est ainsi qu'une certaine veille de Noël, il dit à sa femme après le souper:

- Il faudra que tu ailles seule à la messe de minuit avec les enfants : moi, je ne serai jamais prêt à t'accompagner : j'ai encore une paire de roues à ferrer, que j'ai promis de livrer demain matin, sans faute, et, lorsque j'aurai fini, c'est, ma foi de mon lit que j'aurai surtout besoin,.

A quoi sa femme répondit : - Tâche au moins que la cloche de l'Elevation ne te trouve pas encore travaillant. - Oh! fit-il, à ce moment-là, j'aurai déjà la tête sur l'oreiller.

Et, sur ce, il retourna à son enclume, tandis que sa femme apprêtait les enfants et s'apprêtait elle-même pour se rendre au bourg, éloigné de près d'une lieue, afin d'y entendre la messe. Le temps était clair et piquant, avec un peu de givre. Quand la troupe s'ébranla, Fanch lui souhaita bien du plaisir.

- Nous prions pour toi, dit la femme, mais souviens-toi, de ton côté, de ne pas dépasser l'heure sainte. - Non, non. Tu peux être tranquille.

Il se mit à battre le fer avec ardeur, tout en sifflant une chanson, comme c'était son habitude, quand il voulait se donner du coeur à l'ouvrage. Le temps s'use vite,

4

lorsqu'on besogne ferme. Fanch ar Floc'h ne le sentit pas s'écouler. Puis, il faut croire que le bruit de son marteau sur l'enclume l'empêcha d'entendre la sonnerie lointaine des carillons de Noël, quoiqu'il eût ouvert tout exprès une des lucarnes de la forge. En tout cas, l'heure de l'Elevation était passée, qu'il travaillait encore. Tout à coup, la porte grinça sur ses gonds.

Etonné, Fanch ar Floc'h demeura, le marteau suspendu, et regarda qui entrait. - Salut ! dit une voix stridente. - Salut ! répondit Fanch.

Et il dévisagea le visiteur, mais sans réussir à distinguer ses traits que les larges bords rabattus d'un chapeau de feutre rejetaient dans l'ombre. C'était un homme de haute taille, le dos un peu voûté, habillé à la mode ancienne, avec une veste à longues basques et des braies nouées au-dessus du genou. Il reprit, après un court silence:

- J'ai vu de la lumière chez vous et je suis entré, car j'ai le plus pressant besoin de vos services. - Sapristi! dit Fanch, vous tombez mal, car j'ai encore à finir de ferrer cette roue, et je ne veux pas, en bon chrétien, que la cloche de l'Elévation me surprenne au travail. - Oh ! fit l'homme, avec un ricanement étrange, il y a plus d'un quart d'heure que la cloche de l'Elévation a tinté. - Ce n'est pas Dieu possible! s'écria le forgeron en laissant tomber son marteau. - Si fait ! repartit l'inconnu. Ainsi que vous travailliez un peu plus, ou un peu moins!... D'autant que ce n'est pas ce que j'ai à vous demander qui vous retardera beaucoup; il ne s'agit que d'un clou à river.

En parlant de la sorte, il exhiba une large faux, dont il avait jusqu'alors caché le fer derrière ses épaules, ne laissant apercevoir que le manche, que Flanch ar Floc'h avait, au premier aspect, pris pour un bâton.

- Voyez, continua-t-il, elle branle un peu : vous aurez vite fait de la consolider. - Mon Dieu, oui ! Si ce n'est que cela , répondit Fanch, je veux bien.

L'homme s'exprimait, d'ailleurs, d'une voix impérieuse qui ne souffrait point de refus. Il posa lui-même le fer de la faux sur l'enclume.

- Eh ! mais il est emmanché à rebours, votre outil ! observa le forgeron. Le tranchant est en dehors! Quel est le maladroit qui a fait ce bel ouvrage? - Ne vous inquiétez pas de cela, dit sévèrement l'homme. Il y a faux et faux. Laissez celle-ci comme elle est et contentez-vous de la bien fixer. - A votre gré, marmonna Fanch ar Floc'h, à qui le ton, du personnage ne plaisait qu'à demi.

5

Et, en un tour de main, il eut rivé un autre clou à la place de celui qui manquait. - Maintenant, je vais vous payer, dit l'homme. - Oh ! ça ne vaut pas qu'on en parle. - Si ! tout travail mérite salaire. Je ne vous donnerai pas d'argent, Fanch ar Floc'h, mais, ce qui a plus de prix que l'argent et que l'or: un bon avertissement. Allez vous coucher, pensez à votre fin, et, lorsque votre femme rentrera, commandez-lui de retourner au bourg vous chercher un prêtre. Le travail que vous venez de faire pour moi est le dernier que vous ferez de votre vie. Kénavo[^]! (Au revoir.)

L'homme à la faux disparut. Déjà Fanch ar Floc'h sentait ses jambes se dérober sous lui : il n'eut que la force de gagner son lit où sa femme le trouva suant les angoisses de la mort.

- Retourne, lui dit-il, me chercher un prêtre. Au chant du coq, il rendit l'âme, pour avoir forgé la faux de l'Ankou.

(

La route barrée

Trois jeunes gens, les trois frères Guissouarn, du village de l'Enès, en Callac, revenaient d'une veillée d'hiver dans une ferme assez éloignée de chez eux. Pour rentrer, ils avaient à suivre quelques temps l'ancienne voie royale de Guingamp à Carhaix. Il faisait temps sec et claire lune, mais le vent d'est soufflait avec violence.

Nos gars, que le cidre avait égayés, chantaient à tue-tête, s'amusant à faire résonner leurs voix plus fort que le vent. Soudain, ils virent quelque chose de noir au bord de la douve. C'était un vieux sécot de chêne que la tempête avait déraciné du talus. Yvon Guissouarn, le plus jeune des trois frères, qui avait l'esprit enclin à la malice, imagina un bon tour. - Savez-vous ? dit-il, nous allons traîner cet arbre en travers de la route, et, ma foi, s'il survient quelque roulier après nous, il faudra bien qu'il descende de voiture pour déplacer l'arbre s'il veut passer. - Oui, ça lui fera faire de beaux jurons, acquiescèrent les deux autres.

Et les voilà de traîner le sécot de chêne en travers du chemin. Puis, tout joyeux d'avoir inventé cette farce, ils gagnèrent le logis. Ils ne couchaient pas dans la maison. Pour être plus à portée de soigner les bêtes, tous trois avaient leurs lits dans la crèche aux chevaux. Comme ils avaient veillé assez tard et qu'ils avaient en plus la fatigue d'une journée de travail, ils ne furent pas longs à s'endormir. Mais, au plus

profond de leur premier somme, ils furent réveillés en sursaut. On heurtait avec bruit à l'huis de l'étable.

- Qu'est-ce qu'il y a ? demandèrent-ils en sautant à bas de leurs couchettes. Celui qui frappait se contenta de heurter à nouveau, sans répondre.

Alors l'aîné des Guissouarn courut à la porte et l'ouvrit toute grande : il ne vit que la nuit claire, n'entendit que la grosse haleine du vent. Il essaya de refermer la porte, mais ne put. Les forces de ses frères réunies aux siennes ne purent pas d'avantage.

Alors, ils furent saisis du tremblement de la peur et dirent d'un ton suppliant : - Au nom de Dieu, parlez ! Qui êtes-vous et qu'est-ce qu'il vous faut ?

Rien ne se montra, mais une voix sourde se fit entendre, qui disait : - Qui je suis, vous l'apprendrez à vos dépens si, tout à l'heure, l'arbre que vous avez mis en travers de la route n'est pas rangé contre le talus. Voilà ce qu'il me faut. Venez.

Ils allèrent tels qu'ils étaient, c'est-à-dire à moitié nus, et confessèrent par la suite qu'ils n'avaient même pas senti le froid, tant l'épouvante les possédait tout entiers. Quand ils arrivèrent près du corps de l'arbre, ils virent qu'une charrette étrange, basse sur roues, attelée de chevaux sans harnais, attendait de pouvoir passer.

Croyez qu'ils eurent tôt fait de replacer le sécot de chêne à l'endroit où ils l'avaient trouvé abattu. Et l'Ankou - car c'était lui - toucha ses bêtes, en disant :

- Parce que vous aviez barré la route, vous m'avez fait perdre une heure : c'est une heure que chacun de vous me devra. Et si vous n'aviez pas obéi incontinent à mon injonction, vous n'auriez dû autant d'années de votre vie que l'arbre serait resté de minutes en travers de mon chemin.

(Conté par un maçon. Callac.)

Légendes liées à la Dame Blanche (château de Fougères et de Trécesson)

Il y a mille ans, le seigneur de Fougères s'appelait Frangall. C'était un descendant des Vikings, qui avait juré allégeance au comte de Blois. C'était un homme très grand, très fort et très méchant, qui aimait passer son temps à faire la guerre, tuer des ennemis en les fendant en deux ou en leur coupant la tête. Quand il n'était pas à

la guerre, il partait chasser dans les forêts profondes de Sologne pour chasser, et tuer le plus d'animaux possibles. On disait que son épée ne séchait jamais tant il s'en servait souvent !

Frangall était marié à la plus douce et à la plus gentille jeune dame que l'on puisse imaginer : Marie. Elle était aussi douce que lui était méchant et sanguinaire ! Mais à l'époque, on mariait les jeunes filles nobles sans leur demander leur avis... Frangall était jaloux et n'aimait pas que son épouse reçoive trop de visiteurs au château pendant ses longues absences. Et les distractions se faisaient rares, une fois les ordres donnés aux domestiques ; à part la tapisserie, la broderie, la musique et les promenades, Marie s'ennuyait. Frangall lui avait même interdit de recevoir des visites des seigneurs voisins et les troupes de jongleurs et de troubadours. Mais elle ne pouvait les renvoyer.

Marie promettait à son époux de ne recevoir personne, mais accueillait quand même quelques artistes pour l'occuper. Parmi eux, un jeune troubadour à la jolie voix et bien de sa personne venait chanter pour Marie pendant qu'elle filait ou tissait dans la bibliothèque. Et pendant ce temps, Frangall chevauchait en tuant moult ennemis. Un jour, Frangall eut l'idée de vérifier si son épouse lui obéissait bien... Il rentra à Fougères sans prévenir, déguisé en mendiant, en gardant sa barbe, et courbé pour éviter d'être trahi par sa haute taille. Il vint demander l'aumône et le couvert au château de Fougères. Ses domestiques lui servirent à boire et à manger, et lui proposèrent de passer la nuit au château sans le reconnaître. Sous prétexte de saluer le maître des lieux, il demanda audience à la châtelaine. Et un valet innocemment, lui répondit qu'elle se trouvait à la bibliothèque en compagnie du troubadour... Son sang ne fit qu'un tour : il se redressa, jeta ses hardes pour se montrer en tenue de chevalier. Puis il tira son épée, monta quatre à quatre les escaliers menant à la bibliothèque, trouva son épouse en train de filer, et le troubadour assis par terre, en train de jouer de la musique. Frangall coupa le troubadour en deux d'un seul coup d'épée, et Marie s'évanouit. Le seigneur appela ses gens, et fit porter Marie inconsciente, au sommet du donjon. Une fois enfermée, il garda la clé, remonta en selle et repartit à la guerre.

Evidemment, Marie mourut de faim et de soif, mais aussi de chagrin. Travaillé de remords, Frangall revint à Fougères. Trouvant sa femme morte, il la fit enterrer quelque part autour du château pour qu'on entende plus parler d'elle. Il songea à se remarier, mais aucun parti ne voulut du seigneur Frangall pour époux, car le drame

s'était ébruiter dans toute la région. On murmurait même que le château de Fougères était hanté : les villageois disaient voir la nuit une forme blanche tourner au dessus du château. Il ne pouvait s'agir que du fantôme de Marie !

Des témoins racontèrent même qu'un soir, ils virent Frangall tomber du haut des remparts et en mourir. Suicide causé par les remords ? Ou bien vengeance de la Dame blanche ? Toujours est-il que la Dame blanche se promènerait toujours autour du château, suivie par une forme noire qui implore son pardon... depuis mille ans.

Mais la dame blanche hante bien d'autres endroits ainsi Azénor en fait foi :

À l'autre bout de la Bretagne, Azénor, fille d'Éven, comte de Léon, et sitôt mariée au comte de Goëlo, fut si calomniée par sa marâtre que son époux la crut adultère. Il la ramena à son père qui, ulcéré, l'enferma dans la tour précédant l'actuelle, et la condamna au bûcher. Preuve de son innocence, le bois refusa de s'enflammer, mais l'affront était tel qu'on la jeta à la mer, enfermée dans un tonneau. Protégée par un ange, la jeune femme erra quelques mois sur les eaux avant d'aborder en Irlande, où elle donna naissance à un fils, Budoc. Adulte, il se fit moine, s'embarqua pour la Bretagne sur une auge de pierre et accosta à Porspoder, d'où il évangélisa le Bas-Léon. On assure qu'après des années de prédication, il fut appelé à Dol et nommé évêque.

On les retrouve en maints endroits dont en voici certains :

Une dame blanche erre dans le parc du château de Trécesson, en Campénéac, à la suite d'un meurtre atroce.

Vers 1750, un braconnier de la forêt de Paimpont observa de nuit des hommes qui brutalisaient une jeune inconnue en robe blanche. Elle les suppliait de l'épargner, ils l'enterrèrent vivante. Force est d'arrêter un récit qui ne saurait avoir de fin. À chacun de suivre le chemin de Bretagne, guidé par la légende, et, l'esprit allégé des certitudes commodes, d'y découvrir la nature..

Un dernier conseil avant le départ : à l'approche de tout lieu humide, pire d'une tourbière, évitez de piétiner "l'herbe d'oubli". Aussi fréquente que peu visible, cette

fougère rampante vous égarerait longuement, à moins de parvenir à retourner sinon sa veste, du moins les poches. Oui, la féerie nous suit ici comme une ombre.

L'histoire de Houarn (Une fée maléfique)

L'histoire qui débute à Lannilis est celle de Houarn Pogamm et de Bellah Postik, deux jeunes amoureux promis depuis longue date. Malheureusement, la mort de leurs parents les avaient plongés dans le dénuement, et chacun, tout en travaillant dur, n'arrivait pas à mettre suffisamment d'argent de côté pour acheter une petite vache et un cochon maigre et pouvoir ainsi se marier.

Las d'attendre, Houarn décida de prendre la route en quête d'une meilleure fortune. Bellah, inquiète de le voir ainsi s'en aller, lui confia deux des trois reliques qu'elle tenait pour seul héritage.

La première, la clochette de saint Kolédok, avait pour objet d'avertir proches et amis que vous couriez un grand danger.

La seconde, le couteau de saint Corentin, annulait les maléfices des sorciers dès qu'il entra en contact avec leurs victimes .

La troisième relique, le bâton de saint Vouga, elle le garda pour elle car il possédait le pouvoir de vous transporter où vous vouliez.

Arrivant dans le Sud-Finistère, Houarn entendit parler de la Groac'h de l'étang du Loc'h qui se trouvait sur la plus grande des îles des Glénans. La Groac'h -ou la fée-

était, disait-on, d'une richesse incommensurable. Nombreux étaient les jeunes gens qui avaient tenté de s'emparer de son trésor mais personne n'en était jamais revenu.

Imprudent jeune homme

N'écoutant guère les conseils de prudence des gens de la région, Houarn s'embarqua pour l'île du Loch, bien décidé à tenter sa chance. Un petit bateau semblait l'attendre sur l'étang. Mais dès qu'il eut mis les deux pieds dedans, ce dernier plongea au plus profond de l'eau. Houarn se retrouva ainsi à l'entrée d'un merveilleux palais de coquillages, où l'on accédait par un bel escalier de cristal. La fée l'ensorcela aussitôt par sa beauté et ses vins savoureux. Elle lui offrit de partager ses richesses s'il acceptait de la prendre pour épouse.

Houarn, sous le charme, accepta et la fée le métamorphosa en grenouille.

Bellah entendit aussitôt tinter la fameuse clochette de saint Kadélok. Son bâton magique la conduisit alors auprès du véritable époux de la Groc'h, lui aussi condamné à un triste sort, qui lui donna le secret pour délivrer Houarn et tous les autres.

Déguisée en séduisant jeune homme, elle se rendit donc sur l'île et déjouant le piège de la sorcière, libéra les malheureux captifs après leur avoir rendu forme humaine.

Houarn et Bellah purent ensuite faire leur choix parmi le trésor et rentrèrent dans leur pays de Lannilis, fortune faite, et prêts à se marier.

Légende liée aux Korrigans

Notre ami Pierre possédait deux grands champs. Mais, faute de temps et de bras, il ne cultivait qu'un seul de ses champs. De plus, le second champ était recouvert de

pierres. Chaque jour, il regardait ses champs et chaque jour, les forces lui manquaient pour commencer à retirer ces pierres.

Un matin, cependant, le courage le prit, il regarda sa femme et lui dit: "Et bien aujourd'hui, la Marie, c'est le bon jour! J'ai décidé qu'on allait s'occuper de notre champ de pierres!"

La Marie, toute étonnée: "D'accord... Oui...pourquoi pas?!"

Voilà donc nos deux amis partis retirer toutes les pierres de leur champ. Mais, au bout de quelques heures, les bras se firent lourds et leurs forces commençaient à disparaître. Surtout quand ils prirent la peine de lever la tête et de voir que le nombre de pierres qu'ils avaient posé sur le bord du champ était ridicule!

"Eh bien, la Marie, je crois que ce n'est pas encore aujourd'hui que nous allons pouvoir nettoyer tout ce champ."

Mais, ce que Pierre et Marie n'avaient pas vu, c'était qu'une colonie de Korrigans passait dans le fond du champ.

Remarquez, ce n'est pas étonnant car si vous aviez déjà vu un korrigan, vous sauriez qu'un korrigan est haut comme trois pommes. Et du haut du champ, il est difficile de les voir!

Donc, une colonie de korrigans passait par là.

Ah oui, il faut aussi que je vous explique ce que c'est une colonie de korrigans
Imaginez cinq cents korrigans hauts comme trois pommes (car c'est leur taille!)
avancer les uns derrière les autres en file indienne!

Voilà ce qu'est une colonie de korrigans! Et encore, j'en ai vu des plus grande
encore. Mais là, n'est pas le sujet.

Une colonie de korrigans passait donc par là. Et le chef des korrigans qui était en
tête, surprit la conversation de Pierre et de sa Marie, et eut envie de les aider. Mais
comment arrêter une colonie de cinq cents korrigans d'un seul coup! Sans que l'on
assiste à un cascade de dominos... euh non, de korrigans!

Et bien voilà, il y a le Code! Quel code me direz-vous? Eh bien, le Code de conduite
de colonie de korrigans, que chaque korrigan doit connaître sur le bout des doigts!
Alors voilà, on se parle par signes. Le chef des korrigans lève la main droite, ce qui
signifie : STOP. Le deuxième fait le même signe, suivi du troisième, du quatrième et
ainsi de suite jusqu'au dernier.

Le chef des korrigans saute en faisant un demi-tour sur lui-même et commence à
enchaîner tout un tas de petits gestes pour expliquer son idée d'aider Pierre. Le
deuxième Korrigans se retourne lui aussi et passe le message au troisième qui le
passe au quatrième, et ainsi de suite jusqu'au dernier.

Si tous les korrigans sont d'accord, il leurs suffit de lever la main gauche. Ce que
firent bien sûr, tous nos amis korrigans. Et en moins de temps qu'il n'en faut pour le
dire, nos cinq cents korrigans formèrent d'immenses chaines et commencèrent à se
passer les pierres de mains en mains.

Quelle ne fut pas la surprise de Pierre et de Marie de voir se vider en un clin d'oeil
leur champ de ses pierres!!! Surtout quand on on voit pas ceux qui vident le champ!
Quand tout fut fini, le chef des korrigans vint se poster devant Pierre et Marie, et les
salua bien bas, geste aussitôt repris par tous les korrigans.

Pierre leur rendit leur salut, se redressa et se gratta la tête: "On ne peut pas vous
laisser partir comme ça! Vous avez trop bien travailler et vous devez être affamés.
Marie, il va falloir restaurer tous ces petits! Allez, suivez-nous!" Et en moins de temps
qu'il n'en faut pour le dire, nos cinq cents korrigans formèrent d'immenses chaines et
commencèrent à se passer les pierres de mains en mains.

Quelle ne fut pas la surprise de Pierre et de Marie de voir se vider en un clin d'oeil
leur champ de ses pierres!!! Surtout quand on on voit pas ceux qui vident le champ!
Quand tout fut fini, le chef des korrigans vint se poster devant Pierre et Marie, et les
salua bien bas, geste aussitôt repris par tous les korrigans.

Pierre leur rendit leur salut, se redressa et se gratta la tête: "On ne peut pas vous
laisser partir comme ça! Vous avez trop bien travailler et vous devez être affamés.
Marie, il va falloir restaurer tous ces petits! Allez, suivez-nous!". Ainsi, toute une
colonie de cinq cents korrigans se mit à suivre notre Pierre et notre Marie, jusqu'à
leur modeste demeure.

" Mais, dit la Marie, comment vais-je pouvoir faire pour nourrir tout ce petit monde?
Je ne vais jamais avoir le temps de couper tous mes légumes avant l'heure du
souper!"

Le chef des korrigans se tourna vers ses compagnons et après une série de gestes
incompréhensibles pour Pierre et Marie, les cinq cents korrigans firent plusieurs
colonnes.

Marie comprit de suite. Et à chaque colonne fut fourni couteaux et tas de légumes à
épélucher. Et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, tous les légumes qui

composent la soupe de Marie, furent prêts.

Marie mit chauffer de l'eau dans sa plus grosse marmite. Elle y mis ses pommes de terre, ses carottes, ses navets, ses pois de... Ah c'est vrai la soupe de Marie, c'est un secret! Si vous saviez comme elle est bonne, la soupe de la Marie! Une fois que la soupe fut prête, les korrigans s'alignèrent tous et sortirent de leur poche une écuelle et une cuillère en bois. Car tout bon korrigan qui se respecte, ne sort jamais sans son écuelle et sa cuillère de bois!

Marie se mit à servir tous nos amis qui ne laissèrent pas une goutte dans leur écuelle. Une fois tout ce petit monde repu, les korrigans reprirent le chemin de leur demeure.

Pierre et Marie étaient très heureux et décidèrent que dès demain, ils se mettraient au travail dans leur nouveau champ.

A leur retour chez eux, les korrigans étaient épuisés de cette longue journée de travail. Et quand leurs épouses korrigans les appellèrent pour se mettre à table avec toute la petite famille, quelle ne fut pas leur surprise quand leurs gourmands de maris leur répondirent Marie mit de nouveau dans sa grosse marmite, ses pommes de terre, ses carottes, ses navets, ses pois chiches, ses haricots verts... Ah mais pour le reste, c'est un secret!

De nouveau, elle servit nos amis dans leur écuelle en bois, puis rentrèrent chez eux une fois repu.

Et une fois de plus, refusèrent de venir manger quand leurs épouses les conviaient à table.

Le lendemain, ça parlait beaucoup entre femmes de Korrigans : "Toi, non plus, il n'a pas souper!!!", "Je ne vois pas ce que ma soupe avait, elle était comme d'habitude!!!", "Il doit être malade!!!", ... et encore bien d'autres choses.

Les saisons passèrent et vint le temps de la récolte. Comme les fois précédentes, les korrigans étaient là pour aider notre ami Pierre et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, tous les légumes furent ramassés.

Comme de coutume, maintenant, Marie prépara sa bonne soupe secrète. (Ah, je ne me ferait pas avoir cette fois, je ne vous donnerais pas un ingrédient de plus!)

Et tous les korrigans purent manger la bonne soupe.

De retour chez eux, aucun ne mangea et là, c'en était trop pour mesdames Korrigans! Et un grand cri de colère sortit presque à l'unisson du village Korrigan : "Qu'est-ce qu'elle a ma soupe???"

Tous les korrigans du village durent avouer à leurs femmes la raison de leur manque d'appétit.

L'hiver arriva. Tout était calme dans le village des Korrigans. Plus de travail dans les champs, donc plus de bonne soupe secrète de Marie.

Quand revint le printemps, notre colonie de korrigans reprit le chemin du champ de Pierre. Et là, quel ne fut pas leur surprise de voir le champ abandonné. Les jours passaient et toujours pas de Pierre et Marie dans leur champ!!!

La nouvelle commençait à se répandre dans le village Korrigan. Mais que se passe-t-il?

Il fallait savoir. La colonie de Korrigans prit le chemin de la maison de Pierre et Marie. Rien ne bougeait. Les korrigans devaient savoir ce qui se passaient. Ils formèrent alors une immense colonne pour essayer de voir par la fenêtre de la

maison et là, quel ne fût pas leur surprise de voir Pierre allonger dans son lit et Marie qui pleurait à côté.

Ainsi Pierre passèrent le mot. Il fallait trouver un remède puisque les médecins humains ne trouvent pas!!! Les sorciers korrigans firent la queue devant la maison de Pierre pour tenter de le soigner. Les uns après les autres, ils lui administrèrent leur breuvage.

Mais, rien. Rien ne pouvait guérir Pierre. Et un jour, il arriva ce qu'il devait arriver. Pierre mourut. Et les korrigans furent inconsolables. Tous se mirent à pleurer. Ils pleurèrent toute la nuit. Des millions et des millions de korrigans de toute la Bretagne versèrent des larmes qui se transformèrent en rivière, puis en fleuve, puis en lacs. Voilà, comment en une nuit, les rivières, fleuves et lacs de Bretagne apparurent. Certains vous diront que ces rivières, fleuves et lacs sont là depuis des milliers d'années. Mais, je vous le dis de source korrigane, regardez cette eau et sachez que ce sont des larmes de korrigans pour leur grand ami Pierre.